

Sujet, objet, IA, Musk, une religion

Notre époque a ses mythes et ses utopies, ses rêves de grandeur et ses projections dans le futur. Tout n'est pas réaliste, évidemment, dans ce mélange de métaphores et de récits, mais le fond est d'origine scientifique. C'est notre caractéristique. De la science-fiction nous avons fait une religion.

Parmi cet ensemble de projections, deux se distinguent par leur capacité à bouleverser notre quotidien. La première est celle de l'homme augmenté. En attendant son aboutissement le plus fou, le transhumanisme, le projet d'augmentation est en marche. De plus en plus, la référence de l'humain est le mieux que l'humain (malgré l'absence d'idée claire sur son contenu). La seconde est l'intelligence artificielle (IA). Elle commence à sortir de son cocon d'obsession de geek pour transformer concrètement le monde. Sans ménagement pour la vieille philosophie, elle secoue l'anthropologie, interroge l'homme qui pense, le soi, la liberté, la conscience même. Et instille en nous, ses contemporains, une étrange inquiétude du déclassement.

Derrière ces mouvements se trouvent des forces industrielles et des intérêts économiques. Mais ils n'existeraient pas sans leur dimension utopique, parareligieuse. Ni sans des promoteurs charismatiques, dont les promesses réenchangent le monde. Tout époque a besoin de guides existentiels, la nôtre ne fait pas exception. Et de qui est-il composé, le clergé qui, de nos jours, parle en termes mystiques du futur et des façons de sortir de notre condition d'humains limités, faillibles et mortels? Non de politiciens ou d'intellectuels, enfermés dans de vieilles lunes, mais de patrons de la Silicon Valley. Ultra-riches, ils vivent dans des palais vaticanesques et sont suivis (sur les réseaux sociaux) par des millions de fidèles. Mais surtout, ils aiment les idées hautes, les visions larges, les grandes promesses. A la différence des dictateurs et autres chefs trumpiens, ils ne veulent pas simplement dominer le monde, s'y exhiber ne leur suffit pas. Ils veulent bien plus: le changer. Et même davantage: non pas le changer, mais changer la façon avec laquelle il change.

Ces patrons partagent une même foi dans les «data», la connexion de tout avec tout et l'IA. Ils manifestent aussi un semblable déni de leur avidité (que tout atteste) pour l'argent. Entre eux, surtout (ce sont des humains), se joue une course à la disruption la plus éclatante.

Le meilleur, dans le domaine, semble être Elon Musk. Pour le moment, avec ses entreprises Tesla ou Space X, non seulement il n'a pas gagné un dollar, mais il en a vaporisé des milliards. Comme homme d'affaire, il semble donc plutôt nul. Mais il a su créer un rêve de voiture d'un nouveau type et faire croire à des voyages spatiaux à bas coûts, prémisses d'une colonisation extraterrestre. Et maintenant, pour garder de l'avance dans la compétition de gourou de la Silicon valley, il mélange les deux grandes promesses que sont l'homme augmenté et l'IA. Son dernier projet: fusionner le cerveau humain et un ordinateur en créant une «interface corticale directe» au moyen de «cordons neuronaux», soit un système d'électrodes implantées dans le cerveau. Le but ultime de cette fusion est d'«uploader» ou de «downloader» des «pensées» entre humain et machine. Pour avancer dans cette recherche, il a lancé une nouvelle entreprise nommée Neuralink.

Tout cela est bien sûr survendu. On sait traiter certaines formes de Parkinson ou de dépressions, par exemple, en pratiquant une stimulation cérébrale profonde au moyen d'électrodes. Mais cette stimulation grossière de zones cérébrales n'a rien à voir avec une transmission de pensées ou même de simples informations.

Car il existe une différence majeure de fonctionnement entre les ordinateurs et le cerveau. Les premiers ont un fonctionnement électrique et stockent la mémoire de manière binaire. Le cerveau, quant à lui, semble conserver les informations grâce à des marquages moléculaires et une transformation continue des réseaux de connexions synaptiques. Même si la recherche avance, on reste très loin de savoir comment relier les deux systèmes sans l'intermédiaire des muscles et des sens humains.

Qu'important ces réserves: à son projet, Musk attribue le rôle de sauver l'humanité. Seule l'hybridation, affirme-t-il, nous permettra de ne pas se laisser prendre de court par le rythme de l'IA. Dans une conférence, Musk expliquait: «La situation la plus gentille avec l'IA ultra-intelligente est que nous serons tellement en dessous d'elle que nous serons comme un animal de compagnie ou un chat. Je n'aime pas l'idée d'être un chat d'appartement.»

Comme de nombreux entrepreneurs de la Silicon Valley, Musk est un solutionniste. Plutôt que de chercher à résoudre les causes réelles des problèmes, il estime plus efficace de leur trouver une solution technologique. L'humanité a toujours souffert de faim, d'inégalités et de maladies: seuls les nouvelles technologies et leurs progrès fulgurants pourront, selon les solutionnistes, en venir à bout. De la même façon, le nombre des individus largués par le rythme de l'IA ou qui perdent leur travail à cause d'elle

va croître si vite qu'il n'existe pas d'autre stratégie que de fusionner leurs cerveaux avec elle. Autrement dit, rien ne sert de nous battre: notre destinée consiste à nous augmenter par reproduction avec l'IA, notre créature.

La faille de ce raisonnement, c'est que la forme d'IA qui domine actuellement procède par «machine learning»: les humains lui transmettent leur savoir et elle programme elle-même son apprentissage. Plutôt que de développer une logique propre, les machines apprennent donc à résoudre les questions et problèmes des humains. Nous les formons à notre ensemble de symboles et de pensées, et c'est ce qui les rend si bien adaptées à notre monde. L'inconvénient majeur, dont les répercussions commencent à se manifester, c'est qu'elles adoptent nos «défauts». Ainsi, Microsoft a dû désactiver son chatbot (IA capable de participer à une conversation), qui était devenu raciste, misogyne et révisionniste. Il s'était simplement formé avec le tout-venant des conversations échangées sur les réseaux sociaux... Apparaît en plus une formidable tendance à la normalisation. Lorsqu'on tape «femme» dans Google, sous «images», ce que sélectionne l'IA, ce sont les photos les plus regardées, donc celles de femmes jeunes, blanches et d'une beauté de mannequin de magazine de mode. C'est-à-dire l'obsession d'un moment, et non l'infiniment plus diverse et intéressante réalité.

Déjà, les ordinateurs portables et les smartphones configurent notre manière de penser et sont des extensions-augmentations de nous-mêmes. Même si notre relation avec eux utilise des interfaces encore peu efficaces (doigts et voix), les influences réciproques sont immenses. Et la fusion s'organise à mesure que progressent ces interfaces et que s'améliore l'IA. Lorsque l'un et l'autres seront d'un niveau élevé, parler de sujet disposant de lui-même, source d'intentionnalité, capable d'imposer ses finalités, n'aura plus de sens. La solution aura effacé le problème.

Issue de l'évolution, de la nécessité de survivre, de se reproduire, notre intelligence a développé de subtiles manières de vie commune, des formes d'art sans cesse renouvelées et a manifesté une curiosité insatiable. Mais elle reste marquée par la violence, fascinée par l'autodestruction et se montre peu adaptée à une vie complexe dans un monde aux ressources limitées. En quoi l'IA est-elle une solution à cela? Ne lâchons pas la question. La fine pointe de l'intelligence, c'est l'esprit critique, l'exigence de liberté de la pensée face à elle-même.

Bertrand Kiefer